



dans le monde. Il est donc logique, et il est même sain, qu'ils s'expriment dans la culture de leur temps, qu'il s'agisse de l'Empire romain, de la féodalité ou de notre époque. Il est nécessaire à chaque fois d'employer les mots clefs de l'époque et de dialoguer avec les valeurs dans lesquelles cette époque a investi. Mais ce jeu naturel cesse de l'être lorsque l'Église et les chrétiens font de la culture de leur époque une sorte d'absolu parallèle voire parfois dominant dans lequel le christianisme doit nécessairement s'insérer pour, selon les époques, être loyal envers l'empereur, conforme au bon ordre de la société, ou en règle avec le progrès et la modernité.

La vérité ne consiste en réalité ni dans le repli sectaire ni dans la dissolution. Elle consiste à ne pas avoir peur des techniques, des mots et des choses des hommes de ce temps à partir du moment où nous sommes à nouveau capables de les penser à partir du Christ, « ne voulant ni ne pouvant connaître rien d'autre ». Ceci ne s'obtient évidemment pas par un claquement de doigts et requiert, pour commencer, une critique, dont l'appareil ecclésial, pas plus que le simple fidèle, ne peut s'exonérer, des représentations frauduleuses qui ne peuvent pas ne pas être spontanément les nôtres, puisque nous vivons dans un monde saturé par l'humanisme. Il faut ensuite parvenir à dire, avec les mots de notre temps, des choses qui transcendent infiniment celui-ci.

- Votre démarche est, semble-t-il, plus philosophique que théologique. Vous déconstruisez l'humanisme moderne pour en démontrer les failles et la fragilité. Pensez-vous que l'on pourrait choisir une autre voie, plus théologique ?

N'étant pas théologien, je m'avancerai sur cette voie avec prudence... Il me semble que la tâche principale des théologiens, à l'heure actuelle, consiste précisément à casser les représentations humanistes de Dieu. Ces repré-

(Un dieu qui refuse absolument d'être réduit à une représentation

« Dans les pays occidentaux, les chrétiens seront donc, toujours d'avantage, des dissidents; peut-être même ces dissidents seront-ils surveillés et punis, dans un avenir moins lointain que l'on ne l'imagine. Mais ceci n'est pas grave. Seul ce qui menace la vérité est grave. »

(Laurent Fourquet, in *Le christianisme n'est pas un humanisme.*)

sentations consistent à déterminer Dieu, exactement comme on le fait pour tout le reste; une fois cette détermination opérée, à faire de Dieu une chose utile, c'est-à-dire un objet qui ne bouge plus et qui nous rassure parce qu'il ne bouge plus. Peut-être est-ce là au fond la signification de l'aphorisme célèbre de Nietzsche « Dieu est mort ». Le Dieu moderne est en effet un Dieu mort parce qu'il ne surprend plus, parce qu'il ne vit plus.

J'évoque dans mon livre précisément ce que pourrait être une autre approche vers Dieu, non plus à partir de la détermination, mais à partir de la vie, renonçant à rechercher l'essence indéterminable de Dieu, pour aller vers la vie divine par un appauvrissement systématique des représentations de façon à ne plus être, pour finir, qu'une chandelle de cire prête à brûler au contact de la flamme...

- Lorsque vous mettez en cause une idée de l'homme « qui évince l'imitation du Christ » et que vous lui associez le nom d'un Lacordaire, de certains rituels et de ce qu'on appelle le christianisme progressiste, n'est-ce pas de votre part une interrogation radicale sur le christianisme moderne ? N'est-ce pas à propos de Lamennais que l'on a parlé de « la grande hérésie des temps modernes » ?

J'explique dans mon livre que toute représentation de Dieu qui privilégie la dimension purement horizontale, dénuée

de toute transcendance, du Dieu chrétien pour faire du Christ, à la limite, un simple homme parmi les hommes, « l'homme parfait » dont parlait Ernest Renan, fait effectivement fausse route. Ceci étant, la représentation opposée, consistant à privilégier le Dieu en majesté et la transcendance au détriment de l'immanence, est tout aussi insatisfaisante.

Ce qui, pour moi, fonde l'originalité, la singularité absolue du christianisme, n'est rien d'autre que la conjonction « et », c'est-à-dire la capacité du dieu chrétien à être à la fois ce qui transcende absolument et en même temps ce qui surgit au creux du quotidien, le Dieu du portail des églises romanes et Celui qui partage le repas des disciples d'Emmaüs. Ce va-et-vient constant entre le ciel et la terre, entre l'ici et le maintenant d'une part, l'éternité de l'autre, fait du dieu chrétien le seul dieu vivant, c'est-à-dire un dieu qui refuse absolument d'être réduit à une représentation, même la plus « éthique », un Dieu qui refuse d'être assigné par l'homme à rester sur Son siège, là-haut, tout là-haut, ou à l'inverse tout en bas.

- N'est-ce pas ainsi une sorte d'appel que vous adressez au magistère suprême de l'Église ?

Tout travail d'un penseur qui se dit chrétien, s'il est sincère, est une admonestation adressée à l'Église, aux chrétiens, et d'abord, bien sûr, à soi-même, à entendre à nouveau la parole du Christ au milieu du vacarme assourdissant du monde. Et Dieu sait si notre monde est bruyant... ■